

Nathalie Sarraute, *Pour un oui ou pour un non*, 1982.

H. 1 : Cette fois vraiment je crois qu'il vaut mieux que je parte...

Se dirige vers la porte. S'arrête devant la fenêtre. Regarde au-dehors.

H. 2, *l'observe un instant. S'approche de lui, lui met la main sur l'épaule:* Pardonne-moi... Tu vois, j'avais raison: voilà ce que c'est que de se lancer dans ces explications... On parle à tort et à travers... On se met à dire plus qu'on ne pense... Mais je t'aime bien, tu sais... je le sens très fort dans des moments comme ceux-là...

H. 1 : Comme ceux-là?

H. 2: Oui, comme maintenant, quand tu t'es arrêté là, devant la fenêtre... pour regarder... avec ce regard que tu peux avoir... il y a chez toi, parfois, comme un abandon, on dirait que tu te fonds avec ce que tu vois, que tu te perds dedans... rien que pour ça... oui, rien que pour ça... tout à coup tu m'es proche... Tu comprends pourquoi je tiens tant à cet endroit? Il peut paraître un peu sordide... mais ce serait dur pour moi de changer... Il y a là... c'est difficile à dire... mais tu le sens, n'est-ce pas? comme une force qui irradie de là... de... de cette ruelle, de ce petit mur, là, sur la droite, de ce toit... quelque chose de rassurant, de vivifiant.

H. 1 : Oui... je comprends...

H. 2 : Si je ne devais plus voir ça... ce serait comme si... je ne sais pas... Oui, pour moi, tu vois... la vie est là... Mais qu'est-ce que tu as?

H. 1 : « La vie est là... simple et tranquille... » « La vie est là, simple et tranquille... » C'est de Verlaine, n'est-ce pas?

H. 2 : Oui, c'est de Verlaine... Mais pourquoi?

H. 1 : De Verlaine. C'est ça.

H. 2 : Je n'ai pas pensé à Verlaine... j'ai seulement dit: la vie est là, c'est tout.

H. 1 : Mais la suite venait d'elle-même, il n'y avait qu'à continuer... Nous avons quand même fait nos classes...

H. 2 : Mais je n'ai pas continué... Mais qu'est-ce que j'ai à me défendre comme ça? Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qui te prend tout à coup?

H. 1 : Qu'est-ce qui me prend? « Prend » est bien le mot. Oui, qu'est-ce qui me prend? C'est que tout à l'heure, tu n'as pas parlé pour ne rien dire... tu m'as énormément appris, figure-toi... Maintenant il y a des choses que même moi je suis capable de comprendre. Cette fois-ci, celui qu'a placé le petit bout de lard, c'est toi.

H. 2 : Quel bout de lard?

H. 1 : C'est pourtant clair. Tout à l'heure, quand tu m'as vu devant la fenêtre... Quand tu m'as dit: « Regarde, la vie est là... » la vie est là... rien que ça... la vie... quand tu as senti que je me suis un instant tendu vers l'appât...

H. 2 : Tu es dingue.

H. 1 : Non. Pas plus dingue que toi, quand tu disais que je t'avais appâté avec les voyages pour t'enfermer chez moi, dans ma cage... ça paraissait très fou, mais tu n'avais peut-être pas si tort que ça... Mais cette fois, c'est toi qui m'as attiré...

H. 2 : Attiré où? Où est-ce que j'ai cherché à t'attirer?

H. 1 : Mais voyons, ne joue pas l'innocent... « La vie est là, simple et tranquille... »

H. 2 : D'abord je n'ai pas dit ça.

H. 1 : Si. Tu l'as dit. Implicite. Et ce n'est pas la première fois. Et tu prétends que tu es ailleurs... dehors... loin de nos catalogues... hors de nos cases... rien à voir avec les mystiques, les saints...

H. 2 : C'est vrai.

H. 1 : Oui, c'est vrai, rien à voir avec ceux-là. Vous avez mieux... Quoi de plus apprécié que ton domaine, où tu me faisais la grâce de me laisser entrer pour que je puisse, moi aussi, me recueillir... « La vie est là, simple et tranquille... » C'est là que tu te tiens, à l'abri de nos contacts salissants... sous la protection des plus grands... Verlaine...

H. 2 : Je te répète que je n'ai pas pensé à Verlaine.

H. 1 : Bon. Admettons, je veux bien. Tu n'y avais pas pensé, mais tu reconnaîtras qu'avec le petit mur, le toit, le ciel pardessus le toit... on y était en plein...

H. 2 : Où donc?

H. 1 : Mais voyons, dans le « poétique », la « poésie » .

H. 2 : Mon Dieu! comme d'un seul coup tout resurgit... juste avec ça, ces guillemets...

H. 1 : Quels guillemets?

H. 2 : Ceux que tu places toujours autour de ces mots, quand tu les prononces devant moi... « Poésie. » « Poétique. » Cette distance, cette ironie... ce mépris...

H. 1 : Moi, je me moque de la poésie? Je parle avec mépris des poètes?

H. 2 : Pas des « vrais » poètes, bien sûr. Pas de ceux que vous allez admirer les jours fériés sur leurs socles, dans leurs niches... Les guillemets, ce n'est pas pour eux, jamais...

H. 1 : Mais c'est pour qui alors?

H. 2 : C'est pour... C'est pour...

H. 1 : Allons, dis-le...

H. 2 : Non. Je ne veux pas. Ça nous entraînerait trop loin...

H. 1 : Eh bien, je vais le dire. C'est avec toi que je les place entre guillemets, ces mots... oui, avec toi... dès que je sens ça en toi, impossible de me retenir, malgré moi les guillemets arrivent.

H. 2 : Voilà. je crois qu'on y est. Tu l'as touché. Voilà le point. C'est ici qu'est la source. Les guillemets, c'est pour moi. Dès que je regarde par la fenêtre, dès que je me permets de dire « la vie est là », me voilà aussitôt enfermé à la section des « poètes »... de ceux qu'on place entre guillemets... qu'on met aux fers...

H. 1 : Oui, cette fois je ne sais pas si « on y est », mais je sens qu'on s'approche... Tiens, moi aussi, puisque nous en sommes là, il y a des scènes dont je me souviens... il y en a une surtout... tu l'as peut-être oubliée... c'était du temps où nous faisons de l'alpinisme... dans le Dauphiné... on avait escaladé la Barre des Écrins... tu te rappelles?

H. 2 : Oui. Bien sûr.